

Chaque soir, la nuit tombait vite, ça ne traînait pas, on ne voyait plus le cyprès de la route. Sous la lumière dorée de la grosse lampe à pétrole, je dormais déjà, la tête dans les bras. Le repas était fini. L'oncle Jules, mon parrain, lisait à haute voix *La Dépêche algérienne* et, de temps en temps, quand quelque chose l'indignait : « Nom de Dieu... », grommelait-il, ce qui horrifiait ma grand-mère, qui était pieuse. Elle égrenait son chapelet à gros grains d'olivier que sa sœur, qui habitait Boufarik, lui avait rapporté d'un pèlerinage à Lourdes. « Mathilde », disait-elle. Ma mère se levait, m'emportait dans un recoin derrière la cuisine où était mon lit. Me voici sur le matelas de feuilles de maïs sèches et craquantes. « Dis ta prière, Zizi. » Sans ma mère j'aurais oublié. « *Notre Père...* » J'entends alors une voix qui n'est pas celle de ma mère. De qui, alors ?

Lettre à Dieu

Celle d'un ange ? De l'ange qui ne m'a pas quitté depuis. Mais les anges ne sont que des esprits, on ne les touche pas, on ne les voit pas, comment les entendrais-je ? « ... *qui êtes aux cieux...* » A l'âge que j'ai, on peut tout croire. Dieu siège peut-être parmi les étoiles que ma mère m'a montrées un soir, qui sait ? Pourquoi n'aurait-il pas envoyé un ange pour veiller sur moi ? Parlant de moi aussi, ma grand-mère dit : « Cet ange. » Pourtant ce n'est pas moi qui parle... Qui est-ce alors ?

C'était la même chose tous les soirs. A la ferme, vous étiez le seul père que j'avais. Et l'oncle Jules, s'il n'était pas content de ce qu'il lisait dans le journal, « Nom de Dieu » à tout propos, disait-il.

Nous allions à la messe au village pour Noël et, pour Pâques, Meftah attelait les deux chevaux au break, l'oncle Jules conduisait, je me mettais devant lui, les femmes derrière. Au village, on s'arrêtait devant l'église parmi toutes les voitures. Des chevaux hennissaient, nous descendions. L'oncle Jules confiait la voiture à un vieil Arabe et rejoignait ses amis à l'Espérance, le café où tous les hommes allaient. Lui n'était pas croyant et se targuait d'idées avancées. Il se disait même socialiste. Après la messe, j'allais le chercher dans un nuage de tabac et le brouhaha. Les femmes

Lettre à Dieu

étaient déjà dans la voiture, l'oncle Jules donnait quelque chose à l'Arabe, pas grand-chose, l'Arabe n'avait pas l'air content, nous repartions par une immense allée d'eucalyptus qui sentaient bon.

Je commençais à me demander qui vous étiez, seigneur Dieu.

La ferme était à quatre kilomètres de là, et à une vingtaine de kilomètres au sud d'Alger, dans la riche plaine de la Mitidja, toute bleue de vignobles. Le village s'appelait Sidi-Moussa, Moïse en arabe. Il était peuplé à l'époque de trois ou quatre cents Européens, sans compter les Arabes dix fois plus nombreux et dispersés partout dans la montagne proche. Eux, ils étaient très religieux, ils croyaient en Dieu. Déjà, c'était très important pour nous de savoir si vous existiez ou non, et qui était le plus grand, du leur ou du nôtre, de vous. Cela se passait vers 1910, les mentalités se valaient, quelques esprits réfléchis prévoyaient un avenir plutôt sombre pour nous. On ne nous appelait pas encore les pieds-noirs. Une part essentielle de ma vie s'était déroulée là jusqu'à la mort de ma grand-mère. Alors tout a changé. J'ai grandi, je suis allé ailleurs.

Ma grand-mère, veuve Paris, s'appelait Marie Bouychou. Elle était née à Montségur dans

Lettre à Dieu

l'Ariège où l'on avait brûlé les Cathares. J'avais quatorze ans quand elle est morte. J'étais déjà au séminaire, seul lieu où, en ce temps-là, on pouvait faire des études quand on était de famille modeste.

Encore maintenant, « *notre Père* », et j'entends ces mots à l'oreille comme un secret, ce père dont je ne savais pas à quoi il servait, c'était qui ? C'est ce que se demandent, d'une petite voix, les enfants qui ont besoin d'un père et ne savent pas que c'est vous, père inconnu, père mystérieux et tout-puissant qui faisiez jaillir le soleil chaque matin derrière les montagnes qui bordaient la plaine, gonfler les oranges, les mandarines et le raisin des vignes tandis que résonnait la voix de l'oncle Jules : « Nom de Dieu de nom de Dieu... » quand il en avait après les Arabes.

Invisible seigneur tout-puissant qui me protégez et m'enveloppez dans la troublante senteur du maïs sec, tel je vous imaginais, tandis que, au fond du monde nocturne, montait l'appel à la prière des Arabes. Derrière moi les bœufs rumaient, et, sous le même toit, l'écurie où les chevaux raclaient leur chaîne contre la mangeoire. Dieu, c'était qui ? Maintenant, je suis un vieillard et je me pose la même question, Dieu des

Lettre à Dieu

chrétiens, Dieu des Arabes, Dieu des sauvages, Dieu de l'ombre, Dieu du soleil, Dieu de l'univers, Dieu du mystère, quand l'oncle Jules s'en allait à la nuit tombée, du côté du douar des Arabes, sous le croissant de lune et le fusil à la bretelle, qui allait-il chasser ? Le lièvre, la femme ou vous ?

De vous, du père qu'on disait que vous étiez pour moi, je ne savais que la prière que ma mère me faisait réciter le soir avant de m'endormir. Quoi d'étonnant de me voir entrer au séminaire, huit ans plus tard ? Avais-je la foi ? La question ne se posait pas. Evidemment, comme tous mes maîtres et camarades, j'avais la foi, mes parents s'y étaient faits, ma mère se voyait plus tard, veuve, dans un presbytère avec moi. Au séminaire, à peine réveillés, à peine debout dans le dortoir, c'était la prière, on nous en gavait jusqu'au soir, on trouvait cela naturel, de ce naturel qui n'était que fatalité.

Comment cette lettre vous atteindra-t-elle ? Par une fusée ? Par un de ces messagers que vous appelez des anges, mais où sont-ils ? Vais-je la mettre à la poste tout bonnement ? C'est l'une

Lettre à Dieu

des premières questions que je me pose au moment de vous écrire, si toutefois je ne perds pas mon temps.

Que vous existiez ou non, quoi qu'en pense la majorité des gens, me semble d'importance capitale. Le monde va comme il peut, aussi mal que possible, et vous n'intervenez en rien. Votre existence semble fonction de l'idée qu'on se fait de vous. Etre suprême, éternel, immuable, incréé, infini, immortelle présence, vous êtes d'abord esprit. A-t-on vu un esprit créer quand il n'est pas associé à un corps ? Dans la Bible, vous parlez aux hommes, à moins que ce soit la Bible qui l'invente. Vous me parleriez comme à Moïse que je me hâterais de grimper sur le mont Sinaï. Si j'étais Abraham, je vous sacrifierais sans hésiter Isaac, et, comme Joseph en rêve, j'encaisserais l'annonciation de l'ange Gabriel à Marie.

Je ne vais pas vous tutoyer comme l'Eglise s'y risque ici et là, ni mettre une majuscule à tout ce qui vous concerne. Je vous écris comme à un inconnu inquiétant, car, si vous existez, j'ai de quoi trembler en commettant peut-être un crime de lèse-majesté, et si vous n'existez pas, à quoi rime ma prose ? Si vous existez, j'aimerais en savoir un peu plus sur vous parce que vous nous avez mis dans un drôle de pétrin, nous, les habi-

Lettre à Dieu

tants de la planète Terre, bétail compris, sans compter les autres mondes habités, s'il y en a.

Mon idée à moi, c'est que je quitterai ce monde comme j'y suis entré, tout naturellement, sans bruit. Comme on s'endort, disait Gide, et sans le sentir. Après il n'y aurait rien pour moi, pas plus qu'il n'y avait quelque chose avant. Du néant au néant. Pas facile de se mettre cela dans le crâne, on voudrait absolument qu'il y ait quelque chose, Dieu grand manitou, pour en tirer soi-même raison d'exister, et se donner, ne serait-ce qu'à ses propres yeux, de l'importance. Les hommes, la planète Terre, l'agitation universelle, l'aperçu que nous avons de ce gouffre qu'est le cosmos que nous sondons comme pour lui trouver aussi une raison d'existence. Et vous seriez le créateur de cette machinerie dont la seule idée nous écrabouille ?

Je ne pense pas que vous prêterez la moindre attention à cette lettre, pareille à un grain de poussière brûlante de comète. Et justement, ce missile mystérieux, la comète dont le tir, prévu des années d'avance par nos calculateurs, parcourt le vide, visite certains astres majeurs, Soleil, Orion, Jupiter, frôle la Terre et revient se glisser dans une sorte de loge comme dans son garage,

Lettre à Dieu

où elle restera des dizaines d'années sidérales avant de repartir. Et vous ne seriez pas le garagiste de ces millions de comètes en attente dans leur cagna ? Par ces comètes visiteuses un doute m'assaille, voilà que je commence à me demander si vous êtes pour quelque chose là-dedans. Et si ce n'est pas vous, qui alors ?

D'après la Genèse ou les manuscrits de la mer Morte, quand l'idée de créer le monde vous est venue et que vous avez sauté dessus, vous deviez vous embêter. Vous auriez fabriqué l'homme après avoir lâché dans le cosmos des milliards de billes, des milliards d'étoiles, dont le Soleil qui nous éclaire. Vous étiez fatigué, vous, Dieu ? *Au septième jour l'Eternel se reposa.* Comme moi ce soir. Malaise et anxiété, après avoir tapé les premiers feuillets de ma lettre. D'après la Bible, vous auriez vu la Terre rase et vide et vous auriez installé un jardin, l'Eden, et là, mis l'homme déjà créé de la poussière des vents et animé de votre souffle. Drôle d'idée, l'homme, et dont vous avez dû vous repentir plus d'une fois. Et comme l'homme s'embêtait aussi déjà, vous avez tiré la femme d'une de ses côtelettes. L'ennui visqueux, l'ennui profond semble régner là-haut dans vos palais, c'est ce que je me dis.

Lettre à Dieu

A moins que tout cela soit de la blague, ce qu'on est tenté de penser avec chagrin quand on va dans les assemblées où se chantent vos louanges. Cinq milliards d'années pour la Terre, c'est ce que j'entends. Et pourquoi cinq ? Pourquoi pas quatre ? La Terre tourne sur elle-même et autour du Soleil, nous n'en sommes pas à quelques siècles de plus ou de moins, et pourquoi la Terre ne tournerait-elle pas au milieu de cette multitude de planètes, de satellites, d'étoiles et de comètes ? Des comètes surtout, emmagasinées dans un coin de l'espace que nous connaissons, très à l'écart de la Terre qu'elles viennent, l'une après l'autre, frôler de leur traîne d'or et à soixante kilomètres par seconde, ce qui fait qu'une vie d'*homo sapiens* ne dure que le temps d'un soupir. L'homme, sapiens ou pas, il naît, il pense, il meurt et, là-dedans, je fourre la ferme de Sidi-Moussa, ma grand-mère, l'oncle Jules, Meftah, ma mère, le séminaire, l'école de Saint-Maixent, mon premier mariage dont il ne m'est pas resté une photographie, le capitaine Boum-Boum, l'aviation en Bréguet puis en Potez, la guerre en 63/II, Pétain, la Grande-Bretagne et l'enfer, avec ses nuées d'éclairs de chasse et de bombardements, les Spitfire et les Halifax, enfin le retour à la paix.